L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 26 JUIN 1885. 58me Année

Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 26 JUIN 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an........$12 00
Six mois........6 00
Trois mois........3 00
Un mois........1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an........$2 00
Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an........$3 00
Six mois........1 50
Quatre mois........1 00
Trois mois........75
Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par H. Stern & Co. [illegible] 33 Chartres, bottes, souliers et brodequins.

Le commerce d'exportation des Etats-Unis.

S'il y a, à nos yeux, un spectacle grandiose, c'est celui des progrès, véritablement vertigineux, accomplis par l'industrie américaine, en moins d'un quart de siècle. L'histoire économique de l'humanité n'en a jamais offert de si merveilleux. Jamais on n'a vu un peuple, encore enfant, un peuple à peine sorti du berceau, se suffire ainsi à lui-même, du jour au lendemain.

Après avoir fourni, si rapidement, cette carrière, l'industrie américaine traverse une crise remarquable. Fatiguée d'avoir vécu, une cinquantaine d'années, des produits des autres, l'Union s'est efforcée, pendant vingt ans, de vivre de son propre travail; contre toute attente, elle y a réussi. Mais cette préoccupation a tourné chez elle à l'état d'idée fixe; elle n'a plus songé qu'à approvisionner ses marchés intérieurs, qu'à répondre aux besoins d'une population qui grossissait tous les jours. L'exportation ne la préoccupait nullement; elle travaillait comme si elle ne devait jamais rien expédier pour l'étranger; elle n'avait d'autre but que d'empêcher celui-ci de rien importer qui pût lui faire concurrence. Ses visées n'allaient pas plus loin, ses efforts s'arrêtaient là. Mais du train dont elle allait, il était facile de prévoir que bientôt la production en arriverait à dépasser les besoins de la consommation, et qu'il faudrait chercher, à l'extérieur, des débouchés pour y placer l'excédant de ses produits. Telle est la situation où se trouvent les Etats-Unis; c'est ce qui explique l'espèce de crise qu'ils traversent.

Rien de pareil, en Angleterre, par exemple. Depuis longtemps, l'homme d'affaires, l'industriel, y sont habitués à ne travailler qu'en vue de l'étranger; la préoccupation est telle, chez eux, qu'ils en sont arrivés à ne presque plus songer à la consommation intérieure, au bien-être des classes laborieuses. On les voit même négliger l'industrie qui a été longtemps la plus grande gloire de leur pays—l'industrie agricole—et ils reçoivent volontiers les grains, les viandes de l'extérieur, parce que ces importations permettent à un plus grand nombre de leurs travailleurs de s'adonner à la fabrication des articles destinés au dehors.

L'exportation, voilà où ils brillent. C'est leur bien, leur chose; il leur semble que le monde est devenu leur tributaire, et que, de par toutes les lois divines et humaines, il est condamné à s'approvisionner chez eux.

Tout autre est le sentiment qui domine l'Américain. A l'intérieur, il se sent à l'aise, il est doublement chez lui. La où il commence à hésiter, là où il semble perdre pied, c'est quand il s'agit de faire le commerce au loin, d'y placer ses produits. Il tâtonne, il cherche sa voie, il manifeste, à chaque instant, de surprenantes inexpériences.

Le fait est qu'il est bien difficile de se créer des débouchés et de se maintenir sur un marché une fois qu'on s'y est introduit. On n'y parvient pas en un jour. Même après la réussite, il faut un travail de tous les instants, pour ne pas perdre, le lendemain, le terrain qu'on a conquis, la veille.

Telle est la crise dans laquelle se débat l'industriel des Etats-Unis.

La première fois que la question des exportations a été agitée par lui, il s'est trouvé dans l'impossibilité absolue de la résoudre; il a compris la nécessité d'envoyer des agents, pour s'enquérir de ce qu'il y avait à faire, de la façon dont il fallait que cela fût fait. Le gouvernement général ne lui a pas été inutile dans ces recherches et, depuis plusieurs années, les rapports des consuls lui ont fourni bien des informations sur la quantité et la qualité des marchandises que l'on pouvait exporter dans les diverses contrées de l'Europe ainsi que dans les différents Etats de l'Amérique du Sud. Il a fallu savoir, d'abord, ce que l'on produisait, en quelle quantité on le produisait, de combien, à l'intérieur, la production dépassait la consommation, ce dont l'étranger avait besoin, jusqu'à quel point il en avait besoin et dans quelles conditions on pouvait le lui expédier avec la sécurité d'un placement avantageux. Les consuls ont fait souvent d'excellentes enquêtes; mais, parfois aussi il se sont cruellement trompés. Evidemment leurs lumières, leur expérience, étaient insuffisantes. Le fabricant américain a été obligé de s'éclairer lui-même. Il a envoyé des agents qui lui appartenaient, directement, et le nombre s'en accroît tous les jours; il en est parti, cette année, quatre fois plus qu'à l'ordinaire.

Les produits du sol sont ceux dont il nous est le plus facile d'opérer le placement, à l'extérieur, parce que le prix de revient en est extrêmement bas et qu'ils peuvent s'imposer par le bon marché. C'est là que nous trouvons les indications les plus nettes surtout, à l'intérieur.

Ainsi, la moyenne des recettes, en fait de farine, s'est élevée de 21 à 26 sur celle de l'an dernier; celle de l'avoine s'est accrue de 49 à 86; celle du maïs, de 23 à 26; celle de la graisse, de 12 à 20; celle du coton, de 38 à 52; celle des viandes, de 29 à 36. L'augmentation est énorme.

Si, maintenant, nous comparons ces chiffres à ceux des exportations, nous trouvons, pour la farine, une augmentation moyenne de 19 à 25; pour le maïs, de 5 à 13; pour les viandes, de 8 à 12; pour la graisse, de 4 à 0.

Ces chiffres servent, certainement, à éclairer la situation, mais l'obscurité reste grande sur les articles manufacturés. Ici, une grande partie du succès dépend du prix de la main-d'œuvre, plus élevé qu'ailleurs. Pourtant, il n'y a qu'à observer ce qui se passe des deux côtés de l'Atlantique, pour se rendre compte des changements économiques qui vont bientôt s'y opérer. Il est manifeste que, peu à peu, le travail se fait payer plus cher en Europe, que le prix en augmente lentement, mais constamment, tandis qu'il diminue légèrement, chez nous, à mesure que l'immigration y augmente. Il en est de même pour le coût des transports, pour le taux de l'intérêt, pour les bénéfices du capital, qui subissent une baisse légère, mais incontestable. Il se fait donc un travail lent et latent d'égalisation dans les prix de revient de la production, entre l'Amérique et l'Europe. Ce n'est que quand il sera, sinon achevé, au moins fort avancé, que l'exportation pourra prendre des proportions énormes.

C'est plus que jamais le moment, pour les Américains, de se préparer à ce genre d'affaires, encore nouveau pour eux; de développer, par conséquent, leurs industries nationales. Mais toutes les enquêtes faites au dehors, tous les efforts tentés au-dedans, resteront condamnés à une demi-stérilité, si l'industrie ne se rend pas maîtresse du transport de ses marchandises, si elle est obligée, pour les expédier, d'avoir recours à des marines d'autres pays. Il n'y a, pour en trouver la raison, qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe dans la Grande-Bretagne, la nation modèle en fait de commerce d'exportation. Certes, ses industries intérieures sont merveilleusement développées, mais le secret de sa force est moins encore dans ce développement que dans celui de sa marine, qui lui permet de contrôler tous les autres trafics, de régner en maîtresse sur les mers et de soumettre bien des commerces étrangers aux besoins, aux caprices de son industrie et de sa politique.

L'EMPOISONNEUR PEL, en France.

[Extrait de l'*Evénement* de Paris du 14 juin.]

La nuit qui a succédé pour Pel à la première audience de son procès n'a point été salutaire; car il est revenu, hier, à la cour d'assises épuisé, prostré presque, visiblement moins confiant qu'il ne l'était la veille.

L'interrogatoire qu'il a subi et les premiers coups que M. l'avocat général Bernard lui a portés l'ont évidemment ébranlé.

Les témoignages, à l'audition desquels l'audience d'hier a été consacrée, ne sont pas de nature à ranimer son espoir; l'analyse qui suit permettra de s'en convaincre.

Ferdinand Buffereau, le frère de la première femme de Pel, Eugénie Buffereau, déclare que sa sœur a eu environ 1,800 fr. de dot en billets de banque et quelques valeurs ottomanes et une paire de boucles d'oreille en diamants d'une valeur de 500 fr.

Le témoin a appris la maladie de sa sœur par sa mère, à laquelle Eugénie Bouffereau avait écrit pour lui annoncer sa maladie; presque aussitôt, la nouvelle de la mort est survenue.

Quand Ferdinand Bouffereau a connu ce malheur, il s'est écrié:

—Oh! c'est ce Pel qui l'a tuée! Je vais aller lui demander raison.

Alors, Ferdinand Bouffereau a couru chez Pel, qui était absent et avait laissé le cadavre de sa femme seul à la maison. Il lui a ensuite écrit, et Pel lui a répondu par une lettre insolente.

Ferdinand Bouffereau a été tenté de prévenir la justice, mais l'idée du scandale l'a effrayé; néanmoins, il a toujour eu, dès ce moment, le soupçon que la mort de sa sœur n'avait pas été naturelle.

Mme Buffereau, la femme du précédent témoin, a appris la mort de sa belle-sœur par une lettre de faire part.

—J'ai été, ajoute-t-elle, d'autant plus surprise que je l'avais vue quelques jours auparavant, avec ma belle-mère que j'avais accompagnée et qui avait été appelée par la malade. Elle ne m'avait pas paru alors en danger. J'ai pris le train et je suis arrivée chez Pel. J'ai trouvé le cadavre étendu sur le lit, un bras pendant au dehors, les traits décomposés. J'ai exprimé mon étonnement de ce qu'elle n'était pas ensevelie, et j'ai demandé à Pel ce qu'il comptait faire. Il m'a répondu qu'il ne savait pas ce que c'était que d'ensevelir un cadavre, et de ne pas m'en occuper davantage.

La mère de la malheureuse Eugénie Buffereau, vieille paysanne très respectable, déclare que Pel ne lui convenait guère pour gendre et qu'elle s'est d'abord opposée au mariage; mais sa fille a insisté.

Quand celle-ci est tombée malade, Mme Buffereau habitait Evreux; devant se rendre à Vendôme pour assister au mariage de sa seconde fille, elle a passé par Paris et a rendu visite à Mme Pel; elle était malade depuis une quinzaine de jours, lui dit-elle, vomissait, souffrait, mais ne paraissait pas en danger.

La mère Buffereau passa la nuit auprès de sa fille qui demandait sans cesse à boire; elle lui fit du bouillon que Pel refusa de lui donner en disant:

—Laissez, je lui donnerai tantôt moi-même.

Or, le tantôt, Mme Buffereau était partie et, quelques jours après, elle recevait la nouvelle de la mort de sa fille. Elle fut d'autant plus étonnée, que sa fille avait, avant son mariage, une excellente santé.

Mme Buffereau ne connut d'ailleurs la mort de sa fille qu'en revenant à Paris quatre jours après l'enterrement; elle alla trouver Pel pour lui réclamer les affaires de sa fille; Pel lui répondit:

—Quoi! vous voulez les quatre camisoles qu'elle a apportées! Si vous avez des poches....

Pel, scandalisé, prétend qu'il n'a pas connu une pareille inconvenance; mais M. l'avocat général Bernard déjoue sur le champ son hypocrisie en faisant remarquer que Pel, d'après la déposition de son camarade d'atelier entendu hier, riait aux éclats en allant déclarer la mort de sa femme à la mairie. C'était un de ses jours de gaieté.

Mme Buffereau déclare, comme les précédents témoins, que tout le monde a eu le soupçon d'un empoisonnement à la nouvelle de la mort de sa fille.

Le docteur Raoult, jeune médecin distingué, déclare que les symptômes compliqués que Mme Pel présentait l'ont empêché de faire un diagnostic précis; il crut d'abord à un empoisonnement par les champignons; mais cette cause ayant été éliminée par les déclarations de Pel et de sa femme, il s'arrêta à l'idée d'une gastro entérite aiguë très violente sans cause connue. Il prescrivit une médication très énergique, qui fut sans effet, car le mal s'aggrava et la malade mourut rapidement, laissant le docteur fort surpris d'un pareil dénouement.

Mme Pel présentait tous les symptômes du choléra et, si l'épidémie avait régné alors, il eût immédiatement songé à cette affection; il reconnaît aujourd'hui que ces symptômes se rapportent exactement à une intoxication par l'arsenic; mais, n'ayant alors aucune raison de concevoir de pareils soupçons, le médecin crut à une maladie naturelle, quoique anormale, et bien qu'il ait eu d'abord la pensée d'une intoxication accidentelle.

Pel, bien entendu, conteste cette déposition par des dénégations de la valeur de celle-ci: "La langue de ma femme n'était pas aussi rouge que le docteur l'indique.... Elle a dit qu'elle était malade depuis plus d'une semaine, etc."

Ce témoin clôt, momentanément, la série des dépositions relatives à l'empoisonnement de la première femme de Pel, on aborde ensuite l'examen des faits qui concernent la seconde accusation qui pèse sur Pel, c'est-à-dire l'empoisonnement et la disparition d'Elise Bœhmer.

Le premier témoin entendu sur cet ordre de faits est une vieille femme, compatriote d'Elise Bœhmer et sa cousine, la seule parente qu'elle eût à Paris; cette femme avait coutume de voir fréquemment Elise Bœhmer; mais depuis l'été dernier, elle ne l'a plus revue et n'a reçu d'elle aucune nouvelle.

Un professeur de Nanterre s'est occupé de Pel, qui s'intitulait organiste et demandait à être placé comme tel; le témoin a constaté qu'il n'avait comme musicien aucun talent; mais il entra à cette occasion en rapports avec Pel, qui lui parla de ses découvertes contre le phyloxera et lui proposa une association.

Pel s'est alors vanté de connaître un poison qui ne laissait pas de traces.

Une lingère de Montreuil, qui habitait la même maison que Pel, au rez-de-chaussée, dans un logement situé en face du sien, déclare que, dans les premiers jours, on voyait à peine Elise Bœhmer, qu'on croyait être Mme Pel.

Mais une quinzaine de jours après leur installation, le témoin vit Elise Bœhmer assise sur une chaise, devant sa fenêtre ouverte et faisant des violents efforts pour vomir.

Le témoin s'offrit à lui donner des soins. Elise Bœhmer dit:

—Oh! Je suis bien malade! Cela me brûle dans l'estomac; j'ai la langue desséchée, je meurs de soif.

Le témoin alla chercher de l'eau de Vichy qu'elle lui fit prendre et lui proposa de la soigner, si elle était plus souffrante.

Mais Elise Bœhmer lui recommanda de ne venir que quand Pel serait absent, parce qu'il ne voulait aucun étranger chez lui. Elle manifestait le désir de voir un médecin; ce témoin alla en chercher un; malheureusement, il ne vint pas.

Pendant six jours, Elise Bœhmer ne cessa de vomir, et son état empira de plus en plus: elle était effrayante à voir; les derniers jours, elle était tout à fait hors d'état de se lever; elle pouvait à peine se traîner jusqu'à une chaise auprès de son lit.

Le 13 juillet, à huit heures et demie du soir, le témoin est encore entré chez Pel pour demander des nouvelles d'Elise Bœhmer. La chambre était fort obscure, et, quand le témoin approcha du lit, elle sentit une main qui la repoussait et elle entendit ces paroles:

—Qui êtes-vous?

—Je suis votre voisine qui vient vous demander si vous avez besoin de quelque chose.

Alors on prononça des paroles incohérentes qui épouvantèrent le témoin; le témoin prit la fuite, se proposant de revenir quand la lumière serait allumée.

Mais la porte ne s'ouvrit plus. Certainement, Elise Bœhmer n'avait pas quitté la maison, car elle était dans l'impossibilité de s'en aller, et aucune voiture n'a été vue.

Le 14 juillet, le 15 juillet, la porte de Pel restant constamment close, le témoin fut étonnée; elle demanda à la concierge si elle avait des nouvelles d'Elise Bœhmer. Cette femme lui répondit:

—M. Pel m'a dit que sa femme était partie pour se faire soigner par une amie.

Puis, une odeur cadavérique infecte se répandit dans la maison; une odeur de chair brûlée lui succéda, et on constata que Pel avait constamment de grands feux allumés dans son fourneau.

Tout cela inquiéta tous les habitants de la maison, d'autant plus qu'on remarqua que Pel avait fermé l'imposte placée au-dessus de sa porte avec un rideau noir.

Alors, la conviction se généralisa que la femme de Pel était morte chez lui et qu'il avait brûlé son cadavre dans son fourneau.

Une autre locataire de la maison de Montreuil a vu Elise Bœhmer, le 12 juillet; elle était courbée, pouvait à peine se tenir debout, vomissait sans cesse et paraissait horriblement souffrir.

Le logement du témoin ayant avec celui de Pel une porte commune, mais condamnée, elle a entendu la malade se plaindre plus vivement le 13 juillet; elle prononçait en outre des paroles incohérentes qui firent penser au témoin qu'elle avait le délire.

Ce témoin et sa famille furent très incommodés par l'odeur de viande pourrie, puis de chair brûlée et de chlore qui s'échappait du logement de Pel.

Le témoin n'a pas vu les feux allumés par Pel, mais l'a entendu plusieurs fois la nuit remuer son poêle, certaines nuits jusqu'à onze heures ou minuit.

L'amie d'Elise Bœhmer à qui celle-ci avait écrit dans les premiers jours de juillet pour lui annoncer sa prochaine visite l'a vue, la dernière fois, le 20 juin 1884.

Elise Bœhmer lui a alors fait confidence de sa liaison avec Pel, qu'elle lui a représenté comme un homme très aimable et très délicat; elle déclara à son amie qu'elle s'associait avec lui pour son commerce et qu'elle lui avait fait une avance de 500 francs.

Aussi le témoin fut fort étonné de recevoir le 5 juillet une lettre d'Elise Bœhmer, dans laquelle celle-ci se plaignait vivement de sa situation, qui n'était ni bonne ni sûre.

Depuis lors, ce témoin n'a plus reçu aucune nouvelle d'Elise Bœhmer, qui est certainement morte, car elles étaient très liées ensemble et si elle était vivante, elle l'aurait depuis longtemps revue, car chaque fois qu'Elise Bœhmer changeait de place ou avait un congé elle venait voir son amie.

Interpellé sur cette déclaration, Pel a encore l'audace de soutenir qu'Elise Bœhmer l'a quitté pour se rendre chez son amie, que d'ailleurs Elise Bœhmer n'a jamais été sa maîtresse.

—Mais alors pourquoi l'aviez-vous pour compagne? Pour son argent, lui demande M. l'avocat général!

Pel proteste, avec indignation, contre cette supposition et se perd dans un long récit banal pour prouver qu'Elise Bœhmer s'est attachée à lui par une sympathie irrésistible, tout à fait désintéressée de son côté.

L'amie d'Elise Bœhmer ajoute qu'elle est certainement morte; car elle s'intéressait beaucoup aux faits divers, lisait chaque matin le *Petit-Journal*, et si elle était vivante, informée par conséquent de ce procès retentissant, elle se serait fait connaître.

Une apprentie, entrée chez Pel le 4 août, c'est-à-dire vingt jours environ après la disparition d'Elise Bœhmer, déclare qu'une odeur de cadavre empoisonnait encore la maison à ce moment; la nuit, elle en était incommodée, tellement le lit dans lequel elle couchait infectait.

Pel déclara à cette apprentie que cette odeur venait d'une femme malade, qui avait habité avec lui.

D'ailleurs, au mois d'août, toutes les chambres avaient encore leur sol couvert de chlore.

Enfin on donne lecture au jury de la déposition faite dans l'instruction par la seconde femme de Pel et par sa mère, témoins qui depuis lors ont quitté la France et n'ont pas répondu à la citation qui les a assignées devant la cour d'assises.

La dernière déclare que les renseignements qu'elle avait recueillis sur Pel avant son mariage étaient très bons; il avait la réputation d'un homme laborieux et honnête.

Le mariage fut conclu sous ces auspices; mais peu de temps après Pel tourmenta sa belle-mère et sa femme pour obtenir des testaments qu'il dicta et jusqu'à la signature desquels il fit des scènes violentes.

La belle-mère ajoute malignement:

—Je n'hésitai pas beaucoup à faire le testament que Pel me demandait, car, en fait de testament, le dernier est le meilleur.

Toutefois, étant tombée malade d'une manière étrange et Pel empêchant que sa fille la soignât, la belle-mère ne se trouvait pas en sécurité, dit-elle, et voulut s'en aller.

—Vous croyez peut-être que je vous empoisonne, lui dit Pel.

—Je ne sais pas, répondit la belle-mère; mais je ne prendrai plus rien de votre main.

Elle avait, en effet, appris que la première femme de Pel était morte d'une manière mystérieuse.

La femme de Pel aussi avait peur de son mari, d'autant plus que depuis son mariage elle ressentait des coliques horribles qui la forçaient à se rouler par terre.

Cependant Pel la contemplait en riant cyniquement.

Aussi n'a-t-elle pas hésité à abandonner son mari, qui d'ailleurs la chassait, en laissant chez lui son linge, ses bijoux, tout ce qu'elle possédait.

Toutefois, Mme Pel, dans l'instruction, a refusé constamment de formuler aucune plainte contre son mari, disant qu'elle n'était point assez sûre qu'il eût voulu l'empoisonner pour l'accuser.

Pel a été condamné à mort.

Le *Figaro* a publié, le jour du procès, les observations et les renseignements qui suivent:

Albert Pel, l'horloger de Montreuil, comparait aujourd'hui devant le jury de la Seine.

Rarement affaire plus mystérieuse a été soumise à la justice; rarement de telles présomptions se sont dressées contre un accusé, et rarement aussi, il faut le dire, les preuves palpables ont fait autant défaut.

Les débats seront très saisissants. Feront-ils la lumière? En sortira-t-il la certitude judiciaire que Pel est un empoisonneur de profession, et que chaque étape de sa vie a été marquée par un crime? Ce qui est certain, c'est que cet homme est tout au moins une sorte de *jettatore* sinistre et que, lorsqu'on entrait chez lui, c'était pour y souffrir, pour y mourir, ou pour disparaître.

L'horloger de Montreuil ne vient répondre que d'un double crime: l'empoisonnement de sa première femme, Eugénie Buffereau; l'assassinat de sa servante, Elise Boehmer. Mais, en suivant pas à pas cette existence étrange, il semble que la conscience d'Albert Pel soit chargée de quatre ou cinq autre forfaits. C'est, du moins, l'avis du ministère public; quant à nous, nous n'avons pas à dire notre sentiment.

ALBERT PEL.

Pel a trente-six ans. Il est né à Moulins, en Savoie. Ses parents, des artisans modestes, vivaient séparés. L'enfant, d'abord confié à son père, fut ensuite élevé par sa mère. En 1869, Mme Pel venait s'établir à Paris, en compagnie de son fils, auquel elle avait acheté, rue Rochechouart, un fonds d'horlogerie.

Déjà se dessinait le caractère bizarre de cet être incompréhensible. Ce jeune homme de vingt ans avait la manie de paraître et comme un besoin constant de mentir. Tantôt on le verra paré de décorations multicolores; tantôt il se fera passer pour docteur en Sorbonne, membre correspondant de Sociétés savantes, organiste à la Trinité, professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis.

En réalité, deux études dominaient sa vie: la musique et la chimie. La chimie surtout: Pel, de tout temps, a vécu au milieu des substances toxiques, des alambics, des appareils de laboratoire. Il se vantait de connaître des poisons qui tuaient sans laisser de traces. C'était, avec cela, un misanthrope, un sauvage. Il ne fréquentait point le monde, il ne recevait pas d'amis. Parfois il restait enfermé chez lui des semaines entières, happant ses lettres par sa fenêtre entr'ouverte, jouant de l'orgue, et se livrant mystérieusement à des manipulations chimiques ou, peut-être, à quelque travail plus sinistre. Il y a trois cents ans, on l'eût montré au doigt, de loin, avec terreur, comme un sorcier ou un alchimiste à la recherche de la pierre philosophale. Aujourd'hui, le ministère public fera cette grave remarque que les réclusions volontaires de Pel ont toujours coïncidé avec une mort ou une disparition.

MME PEL LA MÈRE.

La première qui mourut fut sa mère. Mme Pel succomba le 16 août 1872. Son fils la traitait mal, sans avoir même aucun égard pour la délicatesse de sa santé. Elle mourut en proie à de violentes douleurs d'entrailles, et le médecin ne put la voir que la veille même du jour où elle rendit le dernier soupir. Quand elle eut fermé les yeux, Pel manifesta son soulagement en termes cyniques, écarta du lit de mort les amies qui voulaient procéder à la dernière toilette et chercha avidement dans tous les meubles, alla jusqu'à soulever le plancher, dans l'espoir d'y découvrir quelque argent caché.

Lorsqu'on l'interrogea sur la fin si prompte de sa mère, il répondit que la pauvre femme s'était foudroyée involontairement en touchant aux appareils électriques qu'il avait dans sa chambre. Les voisins s'émurent, mais la police n'intervint pas. Aujourd'hui, d'ailleurs, ce premier crime—s'il a été commis—serait couvert par la prescription.

Deux ans plus tard, Pel perdait son père, qui lui laissa une vingtaine de mille francs. Il vendit son fonds d'horlogerie et vint vivre en bourgeois à Passy, rue Renouard; c'est à cette époque qu'il se donna comme professeur à la Sorbonne. Sa vie resta cloîtrée. Cependant, par intervalles, il lui montait au visage comme des bouffées de vanité. Alors il parlait à tout venant de ses grades, de ses croix, de ses distinctions honorifiques. Son exaltation devint telle qu'en 1877 il fallut l'enfermer à Sainte-Anne.

Redevenu plus calme à la suite d'un traitement dans cet asile, Pel, rendu à la liberté, se fit commanditaire et régisseur des Délassements-Comiques. Il acheva d'y engloutir ses dernières ressources et, complètement ruiné, il s'alla cacher au fond des Ternes, en se donnant comme un inventeur incompris.

MARIE MAHOIN

C'est à cette époque—mai 1879—qu'il prit à son service, bien qu'il fût sans argent, une servante, Marie Mahoin, qui tomba malade pour ainsi dire aussitôt qu'elle eut dépassé la porte. La pauvre fille éprouvait des malaises, de continuelles envies de vomir. Son état empirait chaque jour.

Elle allait de plus en plus mal quand Pel attira sous son toit une seconde femme, Eugénie Mayer, dont il fit sa maîtresse et qui, elle aussi, ne franchit le seuil de cette maison maudite que pour dépérir.

EUGÉNIE MAYER

Marie Mahoin et Eugénie Mayer, qui se soignèrent l'une l'autre, éprouvaient les mêmes symptômes: des nausées, une soif inextinguible, de continuelles douleurs d'intestins.

Agitée par une sorte de pressentiment, Marie Mahoin se décida à fuir. Elle entra à l'hôpital Beaujon, où des soins énergiques eurent, en peu de jours, raison de ce mal étrange qui, chez Pel, s'aggravait chaque jour.

Quant à la pauvre Eugénie Mayer, elle a disparu.

Personne n'a vu la malade sortir de la maison de Pel. Mais les mêmes circonstances singulières qui devaient accompagner, cinq ans plus tard, la disparition d'Elise Bœhmer, se rencontrent déjà à cette époque. C'est là une charge accablante pour Pel. Ainsi qu'il le fera plus tard à Montreuil, il s'enferme chez lui, sa porte ne s'ouvre plus pour personne au monde, on lui passe des lettres par un vasistas. Cette existence de reclus dure plusieurs semaines. Puis, un beau matin, Pel donne congé et déménage. Après son départ, le concierge qui fait visiter son appartement remarque avec effroi de larges taches de sang sur les murs et sur les planchers; il découvre dans un coin du jardin, sous un tas de fumier, un tapis ensanglanté. Et cependant, bien qu'il fût établi d'autre part que son mystérieux locataire avait vendu à des brocanteurs les vêtements de la fille Mayer, cette fois encore Pel ne fut pas inquiété.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Nous avons sous les yeux un numéro de la feuille périodique intitulée *Review*, fondée en vue du développement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce en Louisiane et publié dans notre ville. Nous y trouvons d'excellents articles, un, entr'autres, sur un établissement bien intéressant—celui de M. Nicholas Arthurs, fabricant de lignes de coton, de lin, de soie. La fabrique d'ustensiles de pêche de M. Arthurs a été fondée à la Nouvelle-Orléans, en 1870. Le propriétaire possède un procédé expéditif et à bon marché de rouissage du chanvre, de la ramie, de la jute, dont il va commencer l'exploitation. Le procédé économise 80 pour cent des frais occasionnés par les autres procédés anciens et récents. M. Arthurs compte en faire des expériences publiques, l'automne prochain.

L'augmentation de la production du fer, dans les Etats du Sud, est véritablement étonnante. La production s'est élevée, en 1884, à 657,499 tonnes. Plus de la moitié provenait du district de Chattanooga, qui comprend les hauts fourneaux de l'Alabama, de la Georgie et du sud du Tennessee. La production de ce district était, en effet, de 348,110 tonnes dont 279,045 fabriquées avec du charbon bitumineux et 69,063 avec le charbon de bois.

Le Sud a produit, en 1884, 218,113 tonnes de fer laminé, contre 264,181, en 1883.

Huit Etats ont produit du fer travaillé de plusieurs façons, dans cette même année 1884. Voici la liste:

Maryland et District de Colombie, 24,586 tonnes; Delaware, 17,894 tonnes; Kentucky, 17,885; Virginie, 17,807; Texas, 800; Virginie Orientale, 3673. Total 102,811 tonnes.

La production du fer laminé, en plaques, sans comprendre les produits des clouteries, a atteint le chiffre de 34,670 tonnes, dont 14,342 reviennent à la Virginie Occidentale et au Kentucky, 10,121 au Delaware, 7270 au Maryland, 337 à l'Alabama.

Cinq Etats du Sud se sont adonnés à l'industrie de la clouterie, en 1884. Ce sont: la Virginie Occidentale, 1,098,611 barillets; la Virginie, 207,678; le Tennessee, 120,164; l'Alabama, 100,000; le Kentucky, 41,522. Total, 1,567,975 barillets.

Un seul Etat a produit de l'acier Bessemer; c'est la Virginie.

Le Sud ne fabrique pas beaucoup de rails. Il n'en a été produit que 2,494 tonnes, en 1884, dans six Etats, et, sur cette quantité, 262 tonnes seulement ont été faites en acier Bessemer.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Le pain d'épice étant très recherché des enfants, on peut s'en servir pour leur faire accepter des médicaments divers, des purgatifs, etc.

La longue conservation du pain d'épice est encore un avantage à ajouter à tous ceux que l'on reconnait à cet excellent aliment.

Le pain d'épice aux amandes est souvent d'une digestion difficile. Quant au reproche qui lui est adressé de produire la carie dentaire, il est complètement faux.

La catastrophe de Thiers, en France.

L'*Album de Thiers* publie les détails suivants sur la douloureuse catastrophe dont le tribunal de cette ville vient d'être le théâtre—détails que reproduit le *Journal des Débats* du 13 juin:

A deux heures dix minutes, écrit notre confrère, je pénétrais dans les vestibules du tribunal. M. le procureur de la République nous précédait de quelques pas et suivait l'escalier de service du parquet. J'enfilais le long couloir qui conduit à l'escalier de la salle—escalier à palier qui monte à la hauteur du second étage d'une maison ordinaire.—Déjà j'entendais le brouhaha de la foule qui attendait l'ouverture des portes. Quatre pas me séparaient de la première marche, lorsque tout à coup un épouvantable bruit, trois fois répercuté, m'assourdit, et une poussière blanche vint jeter un voile devant mes yeux. Le grand escalier s'effondrait à trois pas de moi.

Ce qui suivit fut affreux. Quelques personnes, particulièrement des gamins, debout sur les décombres, le visage ensanglanté, restaient là ahuries, épouvantées, ne cherchant plus à fuir. Du milieu des débris s'élevait un immense cri d'effroi et de douleur poussé par cent poitrines: ici un bras s'agitait, là sortait une jambe, plus loin une tête de laquelle jaillissait, comme d'une source, un flot de sang. J'ai devant les yeux ce hideux spectacle!..

L'alarme, donnée par le bruit de la chute amena quelques voisins; les secours s'organisèrent aussitôt sous la direction de M. le procureur de la république, de M. Deroure, juge et de M. le juge de paix, qui, encore couvert de poussière, venait d'échapper au danger.

Cette terrible nouvelle se répandit en ville avec la rapidité de l'éclair.

M. le président Baduel arriva le premier et fit immédiatement sortir du tribunal les curieux et les inutiles. Presque aussitôt arrivèrent M. le sous-préfet, M. le maire et toutes les autorités. Par une sage mesure, on avait sonné aux pompiers, qui, munis de leurs échelles, purent dégager quelques personnes restées sur des débris de dalle, à une hauteur de plus de dix mètres.

Mais déjà avaient commencé les dégagements. Les blessures étaient toutes horribles; les marches brisée à angles, aiguës et tranchantes comme des rasoirs, avaient taillade les chairs et perforé les crânes.

La foule avait envahi la place Saint-Genes; et cette foule, inquiète et muette, d'où s'élevait des sanglots, recherchait avidement des nouvelles. A chaque apparition, elle se précipite vers les porteurs.

Personne ne connait l'étendue de son malheur. Ici un fils cherche sa mère; un brancard arrête sa course. Il regarde, c'est sa mère morte que l'on porte. Une jeune femme cherche son mari; il est étendu tout ensanglanté et affreusement défiguré. La c'est une mère qui s'évanouit à la vue de son fils inanimé; et cela se renouvelle à chaque seconde.

M. le curé de Thiers et les vicaires sont en permanence dans le vestibule, donnant les secours de la religion. MM. les médecins et pharmaciens prodiguent des soins aux blessés.

Une sinistre et affreuse procession de brancards, de chaises ensanglantées, sillonne la ville en tous sens. Des hommes portent les blessés et les morts à leur domicile, leur famille les suit en sanglotant.

Le nombre des brancards est insuffisant. Nous croisons en passant le cadavre d'un jeune homme qui a eu les reins brisés et que trois hommes portaient l'un soutenant la tête, les autres portant les pieds. Près de là, une jeune femme dans un état de grossesse avancée est portée sur une chaise. Elle disait avoir les jambes brisées.

Il faut soulever les énormes marches d'escalier pour arriver à dégager les victimes. Ici on dégage un vieillard à peu près intact, et près de lui son petit-fils est grièvement blessé. Mais il y en a d'horriblement mutilés. Un homme a été transpercé de part en part par une tringle d'escalier qui, entrée par le ventre, est sortie dans le dos. Le même malheureux avait le bras droit arraché, et, hier soir, il n'était pas mort.

Charron, le père nourricier de l'enfant Mercier, a eu les côtes brisées; un autre a eu la poitrine enfoncée. Bonnichon, le casseur de bois, a été presque décapité. Le nombre des bras et des jambes cassés est incalculable.

Il me serait difficile d'évaluer le nombre des victimes; on ne le connaîtra jamais exactement. Le premier j'ai donné l'alarme et appelé les secours. Echappé par miracle à cette catastrophe j'en ai constaté de près l'immensité et reçu les éclaboussures. Eh bien! si on me demandait à combien je l'évalue, je répondrais 200 blessés plus ou moins grièvement, car j'ai encore devant les yeux la bouffée, la poussée de gens ensanglantés, qui, le premier moment de stupeur passé, se dégagèrent d'eux-mêmes, et se précipitèrent dehors, les vêtements en loque, et courant tête baissée, en arrosant la place de leur sang qui jaillissait à flots.

Les cadavres furent déposés pendant le déblayement (qui fut poussé avec une rapidité étonnante) dans une salle attenant au greffe. De là, on les transporta à l'hospice où ont eu lieu les scènes déchirantes de la reconnaissance. Hier soir, il ne restait que 7 cadavres à l'hospice sur 21 qui y ont été déposés dans la journée.

Je ne chercherai point à dépeindre les scènes désolantes qui se sont passées là, par exemple lorsque les sept enfants d'une veuve, Mme Boulay, sont venus reconnaître leur mère morte.

Dans cette circonstance, nous avons constaté le dévouement sans borne de tous: Magistrats, prêtres, gendarmes, agens, citoyens rivalisaient de zèle pour soulever les énormes marches et dégager les victimes.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Est-ce que le sentiment religieux se refroidit chez le peuple américain, se demande une feuille religieuse?

La population a beaucoup augmenté depuis un demi-siècle, mais le nombre des Eglises n'a pas grossi dans la même proportion. Ainsi, en 1840, New York comptait une église, un temple pour chaque groupe de 1800 personnes; il n'y a plus maintenant qu'un temple pour 2400.

Il en est de même à Chicago. Il y avait, dans la même année, une église pour chaque groupe de 747 habitants; il n'y en a plus maintenant qu'une pour 2000.

La même remarque s'applique à St. Louis, à Cincinnati, à presque toutes les plus grandes villes de l'Union.

On ignore, généralement, la valeur toute exceptionnelle du bois d'arc, que les Américains appellent "osage-orange." Tous les fermiers savent que les charrettes périssent souvent par les roues. C'est la partie faible de tous les véhicules, quelque soin que l'on apporte dans leur fabrication; ils ne dureront pas dix ans, si les roues sont faites en chêne. Ils durent plus longtemps, quand elles sont faites en bois d'arc, le plus solide qu'il y ait en Amérique. Il ne gonfle pas à la chaleur et n'éprouve pas de retrait au contact du froid; c'est celui qui joue le moins. Il y a des voitures qui durent une quarantaine d'années quand elles sont faites de ce bois; elles dureront vingt-cinq, trente ans, sans avoir jamais été remisées, sans avoir jamais été peintes, et seront aussi solides que le premier jour. Il est donc de toute nécessité de fabriquer nos roues de voiture en bois d'arc.

Mot d'enfant:

Le petit Gaston, dont on a coupé les cheveux tout ras la semaine dernière, s'est vu le même jour apostrophé ainsi par un camarade:

—Tiens, tiens, tu as passé sous le Pont-Neuf!

Cela ne fut pas perdu pour le bambin qui, voyant hier chez ses parents un monsieur des plus chauves, s'écria:

—Dis donc, est-ce que tu as passé sous plusieurs ponts neufs?

Bureau de l'Importers' Bonded Warehouse Co.—Coin des rues Conti et Peters.—Nouvelle-Orléans, le 22 juin 1885.—L'élection annuelle des cinq Directeurs de cette Compagnie aura lieu à son bureau, le LUNDI, 6 juillet 1885, de midi à 1 heure P. M.
P. A. CONAND, Secrétaire.
23 juin—au 6 juil

MILNEBURG OPERA HOUSE.

Grand succès! Nouvel édifice!
Mise en scène nouvelle! Grand Orchestre!
Miss KATE DALTON.
ORCHESTRE COMPLET.
ENTRÉE GRATUITE
Le grand drame militaire intitulé
THE FRENCH SPY,
Précédé de la jolie comédie
THE SPECTRE BRIDEGROOM.
Dimanche soir.
THE CALIFORNIA MINSTRELS.
25 juin—

Chemin de fer Pontchartrain.

HEURES DE DEPART.

Départs de Milneburg.	Départs de la jonction Pont'train.
5 00 a m	5 30 a m
6 30 a m	7 00 a m
7 30 a m	8 00 a m
8 30 a m	9 30 a m
10 00 a m	10 30 a m
11 00 a m	11 30 a m
12 30 p m	1 00 p m
1 30 p m	2 00 p m

Et toutes les heures jusqu'à 4 p. m—et après 4 p. m. toutes les demi heures jusqu'à minuit.
LES DIMANCHES les trains partiront toutes les demi heures à partir de 2 heures p. m. jusqu'à minuit.
O. M. DUNN, Président.
C. L. HUMPHREY, Maître de train.
17 juin—

Bureaux de la New Orleans City and Lake Rail Road Company—No 102 rue du Canal, 2d étage.—A une assemblée régulière du Conseil de Direction qui a eu lieu le 10 de ce mois un dividende trimestriel de Une Piastre et Cinquante Cents a été déclaré payable à partir de VENDREDI 10 juillet 1885. Le livre de transfert sera fermé du 30 juin au 10 juillet.
W. E. LEVERICH, Secrétaire.
25 juin—25 au 10 juil

ELIXIR ALIMENTAIRE DE DUCRO.

Son principe la viande pure est scientifiquement combiné avec des substances médicales qui lui donnent des propriétés stimulantes merveilleuses. Les forces vitales sont régénérées sans qu'il en résulte de fatigue pour les organes de la digestion. Il est inappréciable dans les cas de fièvres typhoïdes, jaunes et paludéennes et donne la force de se débarrasser de ces maladies malignes. Il est hautement recommandé par les principaux médecins de Paris comme un tonique pour les convalescents et les personnes faibles; aussi pour les affections des poumons. Vendu par tous les pharmaciens et droguistes.
1er mai—1 an—V

Avis.

LA raison sociale DAN TALMAGE'S SONS & CO. est ce jour dissoute d'un commun accord, M. Edmond Marchesseau se retirant de la maison. Les affaires de commission et de vente dans le riz se continueront par les autres associés sous la raison sociale
DAN TALMAGE'S SONS & CO.

Nous avons, ce jour, vendu à M. Edmond Marchesseau le moulin à riz American situé rue S. Peters de 141 à 149 et, en nous retirant des affaires de moulin à riz, nous sollicitons pour notre successeur le patronage de nos nombreux amis.
DAN TALMAGE'S SONS & CO.

Ayant acheté de MM. Dan Talmage's Sons & Co. les moulins à riz American rue S. Peters de 141 à 149 je sollicite une part du patronage de tous ceux qui ont besoin des services d'un moulin de premier ordre. Avec une machine améliorée et de grands soins aux affaires je pense mériter l'appui et l'encouragement de l'industrie rizière de cet Etat.
EDMOND MARCHESSEAU.
23 juin—7t

A louer.

Une maison basse ayant quatre chambres deux cabinets et une galerie, cuisine haute à quatre chambres, installations de gaz, grande cour, water works. Elle est située dans la rue des Ursulines entre Remparts et Bourgogne No 140. S'adresser sur les lieux.
23 juin—

Bureau de la N. O. Gaslight Co.—Nouvelle-Orléans, 16 juin 1885.—A une réunion du Conseil de Direction de cette compagnie tenue ce jour, un dividende de TROIS PIASTRES par action payable le Mercredi 15 Juillet a été déclaré sur les bénéfices des derniers six mois.
Tous transfert d'actions entre le 7 et le 15 juillet doivent être ex dividende.
V. VALLOIS, Secrétaire.
17 juin—1m

AGENCE DES VOYAGEURS
102 RUE DU CANAL
Grande réduction de prix de passage.
—$37—
Pour aller en France, Allemagne et Angleterre
A Gênes ou Naples $42.—Palerme $47.
Les prix sont réduits pour toutes classes de voyageurs. Informez-vous chez THOMAS COOK ET FILS, 102 rue du Canal.
7 mai—6m MaSD

Agence d'Emigration Française

LE SOUSSIGNÉ a ouvert à St Paul, Minnesota une agence d'émigration française. Il se charge de procurer aux Emigrants des Lots des Fermes ou des terres dans n'importe quel Etat de l'Union. Il vient d'ouvrir à Saint Paul un vaste magasin pour la vente sur consignation et à commission de tous les produits du Sud et de ceux importés d'Europe ou des colonies. Il sollicite les ordres de MM. les négociants, fabricants et manufacturiers.
F. C. FOUCHER, Agent Consulaire de France, Saint Paul, Minn.
12 avril—

Déballage d'Articles de Printemps
AUJOURD'HUI,
CHEZ
GODCHAUX.
NOUVEAUTÉS
—EN—
VETEMENTS
—POUR—
Messieurs, Jeunes Gens et Enfants,
Aux Prix les Plus Réduits.
Un dictionnaire de poche de Webster sera donné à chaque acheteur.
LEON GODCHAUX,
81, 83 et 85 rue du Canal.
Les ordres de la campagne sont sollicités.
Des échantillons et les indications pour prendre ses propres mesures sont envoyés sur demande gratuitement, dans toutes les parties de l'Etat.
16 avril—

LA CREOLINE,
—OU—
La liqueur Malakoff des dames et des familles.
ALPHONSE WALZ,
34 et 36 rue Conti,
Seul propriétaire et fabricant.

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLEANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.
Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er juin 1885.

Barbe-Gomez Vve
Begaige Jean
Blereau Paul
Bonnecaze Mr et Mme
Bernard Célestin
Bernard Frédéric Martin
Babled Clovis
Champagne François
Colin Thiébaut
Combes Guillaume
Courtois Victor
Cottu Paul
Curtelin Michel
Deschamps
Deschamps Etienne
Dubois Ernest
Dupeaux Hippolyte
Desloyoux Solange ou Soulange
Dupont Pierre Benjamin
Dessonville Alexandrine femme Alard
Faivre François
Frontère Jean
Golchon Jean
Georgel Charles
Guillemin L. Jean Baptiste le fils de
Henrion Mr et Mme
Hourné Firmin
Imbert Albert
Juge de Eugène Henri aîné
Keller Marie Barbe épouse Louis Tache
Kayrros ou Kayroo Pierre
Leveillé André
Ladrix Paul Bru
Leyd Auguste
Lecornué Camille
Miroud Adrien
Mournet Louis
Mouchon Pierre
Moulong Alexandre
Mélis Daniel Joseph Clotilde
Miron Jean
Nau Ulysse Gaëtan
Pator Apolline femme Bruno
Payelle Charles Jean Baptiste
Pommateau Jean Marie
Pagès Félix
Provensal Adolphe
Provensal Mme Sophie
Provensal Marie Joséphine
Provensal Vve Victor
Ravel Jean Baptiste Léon
Ratter Paul
Rœmpler Louis
Soulier Nicolas
Saillant Joseph
Sylvestre Joseph Antoine
Stef Michel
St Upéry
Touchard Frédéric (2)
Thomas Narcisse
Tujague Victor Jean Baptiste
Tanquerel de la Panissais
Tabouet Vincent
Trégarot Joseph Marie
Vigoureux dame née Leplomb
Zelle Joseph

Le Consul général chargé du Consulat
Vicomte PAUL D'Abzac.

Prix Réduits de Manière
—A—
FACILITER LA VENTE.
Prompt Écoulement de Marchandises!

Vrais Satteens Français, réduits de 50c à 25c.
Vrais Zéphirs Ecossais, réduits de 30c à 20c.
Vrais Ginghams Ecossais, réduits de 15c à 10c.
Linons Blancs à Raies Satinées, réduits de 18c à 10c.
Linons Blancs à Raies de Dentelle, réduits de 30c à 20c.
Mousselines Suisses Brodées et à Pois, réduites de 50c à 25c.
Dentelles Espagnoles Allover, réduites de 50c à 25c.
Bobinets Blancs et Crèmes de Hambourg, réduits de 50c à 35c.
Mousselines à Rideaux Rayées, réduites de 35c à 20c.
Dentelles Nottingham pour Rideaux, réduites de 25c à 12 1/2c.
Damassés Toiles Blancs, non-blanchis, réduits de 35c à 25c.
Damassés Satinés pur Fil à moitié blanchis, réduits de 75c à 50c.
Crashes Ecossais pure Toile, réduits de 12 1/2c à 8 1/2c.
Serviettes à Verre à Carreaux Union, réduites de 8 1/2c à 5c.
Toiles Rayés pour Pantalons, réduites de 15c à 12 1/2c.
Indiennes Indigo Vraies, réduites de 8 1/2c à 6 1/2c.
Parapluies en Soie pour Hommes, réduits de $3 50 à $2 50.
Ombrelles Soie pour Dames, réduites de $2.75 à $2.
Mouchoirs Toile ourlés pour Dames, réduits de 10c à 5c.
Mouchoirs Union ourlés pour hommes, réduits de 15c à 10c.
Chaussettes Fines, réduites de 25c à 15c.
Grosses Pelottes de Coton pour Ravauder, réduites de 10c à 5c.
Grands Sacs pour Dames, réduits de 50c à 25c.
Eventails en Plumes, réduits de 50c à 25c.
Bas Fins pour Enfants, réduits de 30c à 15c.

394 .... RUE MAGAZINE 394
E. H. ADAMS.
21 juin—1m

FABRIQUE DE TABAC
—DE—
G. JAQUET.
AVIS SPÉCIAL.

L'ATTENTION est appelée sur le fait que l'ancienne fabrique de Tabac de G. Jaquet, rue St. Pierre 14, vient d'être rouverte et est maintenant en mesure d'offrir au commerce les marques bien connues de tabac Virginie, Amérique, Victoria, Currency et autres, aussi les célèbres demi-gros Macouba et Rose, tabacs à priser.
Avantages spéciaux offerts aux détaillants. Venez examiner notre stock.
E. B. CURTIS, Propriétaire.
17 juin—1m—Dim Mar Ven

VENTE SPECIALE.

Ayant acheté à une vente de BANQUEROUTE un immense stock de PARASOLS et de demi ombrelles nous les offrons à moins d'une MOITIÉ DE LEUR VALEUR à une vente spéciale commençant LUNDI prochain, aussi un assortiment de BELLES MOUSTIQUAIRES de BOBINET à bien au-dessous des PRIX REGULIERS. Nous signalons à l'attention générale une réduction dans les prix des Linons, Ginghams, Nun's Veilings, Albatross, Soieries, Satins, Grenadines, Dentelles, Ceintures (waist ings) en dentelle et brodées, etc.
Aussi un vaste assortiment de NOUVELLES NATTES DE CHINE. Tapis petits et grands de tous genres, Stores de fenêtres, Toiles cirées, Rideaux dentelle, devants de cheminée, Nattes, etc., etc.
Lingerie de dessous pour Dames, Demoiselles et Enfants,
—ET—
Costumes, Ulsters, Dusters et Linge d'Enfants.
B. & W. CRONER,
141 Rue du Canal,
coin Bourbon.
26 mai—3

ELKIN & CIE,
100...RUE DU CANAL...100
Appellent l'attention sur leurs importations de
NATTES
Damassées, sans joints, et de qualités supérieures,
(Venant d'être reçues).
TAPIS de tout genre à très bon marché.
Toiles cirées,
Corticine anglaise,
Stores,
Rideaux, etc.
12 mai—

MAISON
D. H. HOLMES
155 Canal, 13 Bourbon, 14 Dauphine et 182 Douane.
Mise en vente des dernières nouveautés en Grenadines noires et couleurs,
A des prix qui défient la concurrence.
Splendide assortiment
DE CRÉPON ET PONGEE EN TOUS GENRES.
26 avril ☞

AD. JACQUET,
15 RUE CARONDELET,
Succursale au West End.
A obtenu la Médaille de 1re Classe pour le
VIN DE CHAMPAGNE
dont il est l'agent général
Compagnie des Grands Vins de Champagne E. Mercier & Co., Epernay,
Et spécialement pour la marque
Jacquet's private Cuvée EXTRA DRY.
Restaurant à prix fixe $1. 15 rue Carondelet et à la succursale au West End.
4 juin—1m—Mar.J.D

Médaille d'Or à l'Exposition.
PAIN LIQUIDE
—OU—
Extrait de Malt de Nicholson.
Recommandé par les Médecins.

CE breuvage d'un goût excellent, sans alcool, est le nutritif et le tonique sans égal; il est riche et d'une grande pureté. Convient aux personnes délicates, convalescentes, aux nourrices, aux vieillards, aux enfants et surtout pendant les chaleurs débilitantes de nos mois d'été. Très efficace dans la dyspepsie, les maladies de poitrine et des intestins.
A vendre dans toutes les pharmacies, les magasins de comestibles, etc.
Ordres sollicités par l'agent,
OSCAR BERCIER,
46 rue Decatur.
4 juin—3m

Dr EDOUARD DUPAQUIER,
HOMŒOPATHE,
270 1/2 rue des Remparts, entre Ursulines et Hôpital.
Consultations: de 8 à 10 h. du matin et de 4 à 6 de l'après-midi. Le Dimanche de midi à 3 heures.
17 juin ☞ PP

DR. HERARD,
SPÉCIALISTE FRANÇAIS.
149 Royale, Nouvelle-Orléans.
Guérison du Cancer et des Hémoroïdes sans opération.
Guérison de toutes les affections de la peau ou syphilitiques, sans caustiques ni mercure; démangeaisons de n'importe quelle nature guéries sans visiter les cas.
Heures d'office, de 9 à 11, et de 2 à 6.
6 juin—1m—

Bandages, Herniaires, Bretelles, Suspensoirs pour l'abdomen, Béquilles, Jambes et Bras Artificiels, Etc.
Faits sur commande et ajustés par
A. McDERMOTT,
153 rue du Camp, Nouvelle-Orléans.
N. B.—Chaque instrument est garanti de donner satisfaction sous tous les rapports.
25 avril 85—1 an

D. MERCIER'S SONS.

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté de leurs transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et articles de toilette pour messieurs et enfants.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux îlets de la rue du Canal, 2me district.
24déc 84—1 an PP—D Mar J

Hôtels, Restaurants, &c.

COVINGTON,
Paroisse St Tammany Louisiane.
CRYSTAL SPRING PRIVATE BOARDING HOUSE.
Pension privée,
Tenue par
Mme F. GONTHIER.

OUVERTE en été pour les personnes auxquelles les bains d'eau minérale et le climat si salubre de Covington sont recommandés, pour les pêcheurs de la perche, du bass et de la truite, en hiver pour les chasseurs de la bécasse, de la bécassine, de la perdrix, du chevreuil, de la dinde etc.
PRIX—$1 50 par jour, $40.00 par mois.
20 août ☞

FRAPART HOUSE.
MANDEVILLE.

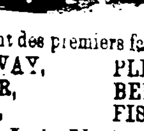
SOURCE FERRUGINEUSE.
Hôtel et Restaurant de premier ordre.
L'établissement s'élève sur les bords du lac dans un endroit très pittoresque. Localité salubre. Bains et agréments de toute sorte, chambres vastes et bien aérées, cottages pour familles. Table de premier ordre et vins de choix.
5 juin—

TRISCONI.
HOTEL WASHINGTON,
MILNEBURG,
Réouvert pour la Saison 1885.

SEUL RESTAURANT de PREMIÈRE CLASSE sur les bords du lac.
La cuisine est sous la direction du fameux chef REMY connu de tous les amateurs de bonne chère.
Vins et liqueurs de première qualité et aux prix les plus modérés.
Les bains n'étant pas affectés par le drainage de la ville comme ils le sont dans les autres établissements sont délicieux.
Les trains partent de la ville régulièrement. Voyez l'annonce du chemin de fer.
Les ordres pour repas peuvent être transmis par téléphone ou laissés à mon établissement, le Customhouse Exchange, coin Canal et Decatur.
JOHN TRISCONI, Propriétaire.
17 mai—3m

HOTEL DE L'EUROPE,
A BILOXI.
M. BOUTO prévient ses amis et le public en général qu'il a disposé sa maison de manière à donner la plus entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage. On trouvera en tout temps chez lui une excellente table et tout le confort désirable. Ses prix sont très modérés. L'hôtel sera ouvert jusqu'au 15 octobre.
7 mai—3 m

CHEZ
GRUNEWALD
18 Baronne ou
127 Canal,
LES MEILLEURS
PIANOS!
Meilleur marché que tous les autres



Provenant des premiers fabricants,
STEINWAY, PLEYEL,
SOHMER, BEHR et
KNABE, FISCHER
PIANOS!
Les plus habilement fabriqués, et supérieurs sous le rapport du son et de la durée.
GRAND STOCK DE
Grands Orgues et d'Orgues droits et carrés
DES MEILLEURES FABRIQUES.
MUSIQUE
Et Instruments de Musique
EN GROS ET EN DETAIL.
Pour tout ce qui concerne la musique, adressez-vous à
L. GRUNEWALD,
18 rue Baronne
ou 127 rue du Canal.
6oct—

Des Lettres de Crédit Circulaire.
Pour l'usage et l'agrément des
TOURISTES EUROPÉENS.
ÉMISES POUR
L'Angleterre et le Continent.
Peuvent s'acheter à la
BANQUE NATIONALE D'ETAT
31 et 33 rue du Camp,
Et à la SUCCURSALE, coin Conti et Royale.
10 mai—2 m.

Ecole Commerciale
—DE—
CHARLES CARON,
Rue St.-Pierre, en face de la Place Congo.
Enseignement: l'Anglais le Français l'Espagnol et toutes les connaissances nécessaires et utiles en ce pays.
CLASSES DU JOUR de $2 à 4 par mois.
CLASSES DU SOIR $3 par mois.
Cours d'Anglais le soir à l'usage des Français.
Leçons particulières.
Quoique cette institution soit organisée plus spécialement pour les parents qui veulent que leurs enfants apprennent le Français, l'Anglais y est enseigné avec non moins de soin que dans les autres écoles.
7juin—3m 2fps—di je

CHEMIN DE FER PORTATIF
DECAUVILLE, Aîné,
A Petit Bourg (Seine et Oise) France.
26 MÉDAILLES D'OR
et tous les premiers prix (15) sans exception depuis 8 ans.
3410 applications faites par les gouvernements français et étrangers, plantations de canne à sucre, entrepreneurs de travaux publics, usines, fonderies, etc., etc.
Production 3000 wagons et 100 milles de voie par mois.
Envoi gratis et franco du catalogue illustré.
22 fév—4m—Dim. Mer VPP

A louer.
LA MAISON No 97, rue du Quartier, près Bourbon, venant d'être complètement restaurée. S'adresser au No 96 rue de l'Esplanade.
22 mars—PP.

ANTOINE CHEVALIER,
No 262 rue Commune ou No 25 rue Toulouse, exécute toutes sortes de ciment works travaux monolithes ainsi que corniches, frises, bas reliefs, perrons, marches d'escaliers, balustres, encadrements, couvertures de murs, bordures de bassins, têtes de cheminées, vases, tuyaux de toutes dimensions, trottoirs rocailles, étangs, tyroliens, grottes et tous les enduits en ciment.
14 juin—1m—DMaJ

Médaille de Première Classe
DÉCERNÉE A
A. & H. MYERS,
de Philadelphie, Penn., pour le Schuylkill Pure Malt Whiskey, par le jury de l'Exposition Universelle de l'Industrie et du Centenaire du Coton.
E. VERONES, Agent,
Bureau rue Magazine 99, Nlle Orléans.
7 juin—6 mois PP

ESCOBAL,
Fabrique de Tabac à Fumer et à Priser.
LES amateurs de TABAC sont respectueusement informés que les célèbres marques à fumer et priser si avantageusement connues du public sont dès ce jour en vente au même local Nos 205, 207, 209 rue de Chartres.
Une visite des amis et clients sera la bienvenue.
25 mai—1 mois PP

Madame BAUSSET, Accoucheuse
PRÉVIENT les Dames de sa clientèle qu'elle est de retour en ville. Consultations de 11 heures a. m. à 1 p. m. rue Hôpital No 140.
4juin—1m J D Ma

Compagnie d'Assurances
—DES—
Factors and Traders
49...RUE CARONDELET...49
Nouvelle-Orléans.
Capital comptant $700.000
EMISSION DE POLICES SUR RISQUES D'INCENDIE, DE RIVIERES ET DE MERS.
ED. A. PALFREY, Président.
JOHN PHELPS, Vice Président,
T. F. WALKER, Secrétaire.
Succursales:
M. W. A. VALLOFT, 5 rue Ste Anne et 605 rue des Magasins, est autorisé à prendre des risques d'incendie pour cette Compagnie.
T. F. WALKER, Secrétaire.
24janv—1an PP

COMPAGNIE D'ASSURANCES
"HOPE"
De la Nouvelle-Orléans.
Incorporée en avril 1857, réorganisée en avr 1883.
Bureau 188 rue Gravier.
Capital ......$[illegible]
Cette Compagnie assure contre les risques d'Incendie de Rivière et de Marine.
Aux taux les plus réduits.
Donnant aux assurés un escompte basé sur participation aux profits de la Compagnie sans être actionnaires.
Pertes promptement et équitablement ajustées.
J. A. CHALARON........Président
LOUIS BARNETT........Secrétaire
MAURICE STERN........Vice-Président
12 fév—1an 1-ss

Avis Spécial.

En vue de permettre aux visiteurs et autres personnes de visiter les terrains et bâtisses de l'Exposition, et de faire des achats de machines, instruments aratoires et tous autres articles avant qu'ils ne soient enlevés, les portes seront ouvertes tous les jours de 6 heures du matin à 7 heures du soir jusqu'à nouvel ordre et le prix d'admission sera de vingt cinq cents.
E. M. HUDSON, Président du Comité d'Admission.
5 juin—

Elixir Oriental.

L'Elixir Oriental est une liqueur d'un goût très fin et très agréable jouissant de propriétés extraordinaires contre toutes les affections de l'estomac. Il guérit très vite la dyspepsie, active les digestions difficiles, fait disparaître les aigreurs, les vomissements et les gaz de l'estomac et augmente considérablement l'appétit qui devient impérieux. Par son usage la nutrition se régularise et l'anémie, la faiblesse générale, les pâles couleurs disparaissent comme par enchantement. Il combat aussi avec succès les congestions du foie et les irritations de l'intestin, si fréquentes chez les enfants.
Cet élixir est un fortifiant et un tonique de premier ordre; ses merveilleuses propriétés reconnues ont été constatées et appréciées par les médecins les plus distingués de la Nouvelle-Orléans, qui l'ont employé avec le plus grand succès.
Dose: Un petit verre avant et après chaque repas.

M. Tardos.
Cher monsieur—Le Cordial que vous avez eu la bonté de soumettre à mon appréciation est surtout bon dans les cas de dyspepsie. Il est à la fois stomachique et carminatif, et j'en recommande l'usage à ceux dont l'état bénéficierait de cette classe d'agents.
E. S. LEWIS, M. D.

J'ai fait usage expérimentalement du *Cordial Stomachique de M. Tardos* et n'hésite pas à affirmer qu'il a été très efficace dans des cas de difficulté de digestion accompagnée de flatulence et de malaise après les repas. Il augmente l'appétit et active rapidement les fonctions de l'estomac.
D. C. HOLLIDAY, M. D.

Certificat de Mlle Angela Casenave.
Pendant quinze années consécutives j'ai souffert de la dyspepsie. Ayant été confiée aux soins de plusieurs médecins sans en éprouver de bien la maladie devint chronique; c'est alors que M. Tardos m'engagea à faire l'essai de son Elixir. J'en ai pris quatre bouteilles et ne souffre plus. Je me crois même guérie, car depuis le 27 février, je n'en ai plus pris.
ANGELA CASENAVE,
Chemin du Bayou 246.

J'atteste la vérité des lignes qui précèdent en ma qualité de médecin de la famille.
LEON FERRIER, M. D. P.

M. Jules Tardos.
Cher Monsieur—Je vous envoie un certificat de ma mère dont la digestion se faisait mal depuis quelque temps, et qui souffrait aussi beaucoup de la constipation. Elle a pris de l'Elixir préparé par vous et en a éprouvé d'excellents effets.
Respectueusement,
W. D. SNEAD.

Ces lignes ont pour objet de certifier que j'ai beaucoup souffert de la digestion et de la constipation et qu'en faisant usage de l'Elixir en question, j'ai été immédiatement soulagée. Je suis âgée de 70 ans, et recommande volontiers cette excellente préparation à toute personne souffrant d'une mauvaise digestion.
Mme REBECCA SNEAD,
Rue Tremé 246.
Nouvelle-Orléans, 1885.

DÉPOT GÉNÉRAL:
AU MAGASIN DE
ANGELO M. & JOSEPH SOLARI,
Coin des rues Royale et Douane, Nlle Orléans.
Vente en gros et au détail.
12 avril—

INSTITUTION CURTO.
Pensionnat et Externat,
Coin St Philippe et Prieur.
LES cours de Français et d'Anglais comprennent toutes les branches d'enseignement et sont confiés à des professeurs expérimentés.
Une classe de solfège et de chant, sous la direction de monsieur Curto, et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs en laine, en papier, en cire sont offerts aux élèves sans prix extra.
Un cours d'Espagnol et d'Allemand apprise [illegible]

Tirage de la Loterie de l'Etat de la Louisiane.
POUR LE 25 JUIN —CLASSE No 150
Tirage de 4 heures P. M.

1er	2me	3me	4me	5me	6me	7me	8me	9me	10me	11me	12me	13me	14me
15	22	70	39	31	8	18	75	66	20	48	9	—	—

Les tirages ci-dessus, publiés dans tous les principaux journaux, se font en public et journellement dans les salons de la Compagnie.
En témoignage nous apposons notre signature,
Ce 25 juin 1885—4 heures P. M.
LOUIS H. PILIÉ,
J. A. A. BOUSSEAU,
Commissaires.
☞ Les plans de nos tirages quotidiens peuvent être vus en tout temps dans toutes nos succursales.